

Québec. Les passagers ont revêtu des costumes de ville, la correction se fait jour, on se sent plus guindé, on s'aborde moins facilement, l'heure de la séparation va sonner. Des cartes s'échangent, des adresses se griffonnent hâtivement sur les calepins, on se promet mutuellement de longues correspondances, on se serre encore les mains, et dans quelques jours on se sera oublié.

Les valises font leur apparition sur le pont, chacun entasse près de soi ses colis tout prêts pour le débarquement, l'équi-

page prépare à grand bruit l'attirail de l'accostage, la première partie du voyage s'achève.

Déjà la sirène a jeté son long cri d'appel et brusquement surgit à nos yeux la montagne sur laquelle s'étage la ville de Québec. Nous entrons dans le port, encore une fois s'échangent les adieux, les "au revoir"; des mains se serrent, quelques prunelles se mouillent et on se dirige vers la passerelle pendant que sous les rayons dorés du soleil s'irisent les tourelles pointues du Château Frontenac.

AVRIL

Le ciel est d'un azur si pur qu'il en est blanc,
C'est Avril qui revient, Avril doux et trop lent,
Et qui pour émouvoir la torpeur de la terre
Lui tire du soleil des flèches de lumière,
C'est le dimanche où les mains portent des rameaux,
Que le prêtre bénit avec de divins mots,
Et c'est là-bas encore, au clocher de Saint-Jacques,
La musique de bronze à l'aube annonçant: Pâques!
Et chaque église avec sa chanson répondant,
L'une en priant, l'autre en pleurant, l'autre en grondant,—
Dont la plus belle vient de Saint-Louis-de-France.
(Honni soit le curé jaloux qui mal y pense!)

Avril, toi qu'a chanté jadis Rémi Belleau,
Le plus clair de ta gloire est encore de l'eau!
La neige fond, et le printemps frileux frissonne,
Quand à Paris déjà le marronnier bourgeonne,
Mais je ne t'en veux pas: c'est la faute au bon Dieu
Qui retarde les pas du soleil dans le bleu,
Aux mois fleuris, Avril, tu préparer la terre,
Et ta venue est douce au cœur du solitaire,
Tu prolonges les soirs de rêves, et tu mets
Des étoiles là-haut plus qu'il n'en fût jamais;
Tu rends le jour léger et transparent l'espace,—
Et l'on regarde en soi l'espérance qui passe...

Albert LOZEAU.